

CR de lecture par Pascal Mériaux

T. Todorov, *La peur des barbares (au-delà du choc des civilisations)*, Robert Laffont, 2008, 312p.

Par Pascal Mériaux, Académie de Lyon

Dans la première et la seconde partie, Todorov définit les concepts qu'il va utiliser au cours de l'ouvrage. Ainsi, il commence par définir le barbare/la barbarie en revenant sur ces sens successifs : l'étranger (le sens relatif), l'autre incompréhensible par sa langue, sa façon d'être ou de vivre mais aussi l'être cruel (sens absolu) celui qui ne reconnaît pas l'humanité des autres. Il part du postulat que la barbarie est un élément à part entière de chaque être humain. Il essaye ensuite de définir le terme de civilisation qui s'opposerait alors à celui de barbarie. Celui qui est civilisé est celui qui est porteur du sens commun (Kant) capable de reconnaître l'humanité de l'autre. Selon lui, la civilisation est un état dont on cherche à s'approcher, comme on chercherait à s'éloigner de la barbarie. Ce sont les actes qui sont civilisés ou barbares et non les êtres en particulier. Une première étape vers la civilisation est donc la reconnaissance de la pluralité des sociétés humaines. Une seconde étape est la capacité d'exercer un jugement critique sur les autres mais aussi sur soi : de se voir du dehors. La garantie d'une égalité en droits rapproche aussi de la civilisation. L'idée de civilisation implique aussi la connaissance du passé.

Todorov distingue clairement le terme de civilisation (au singulier), à son pluriel, les civilisations auxquelles ils préfèrent le terme de cultures (au sens de l'ethnologie désignant les caractéristiques de la vie sociale, les formes et styles d'organisation temporelles et spatiales, langues, religion....d'un groupe humain) intériorisées par des représentations mentales qui nous offrent une interprétation du monde. Il est dans la nature de l'être humain d'avoir une culture (c'est la culture qui construit notre humanité). Les cultures sont alors plurielles et variables. L'individu possède alors une identité individuelle et des identités collectives (sentiment d'appartenance). Il distingue des identités culturelles (multiples), l'identité civique (appartenance à un pays) et l'identité comme adhésion à un projet commun, à un ensemble de valeurs dont la vocation est souvent universelle. Pour lui, aujourd'hui en Europe, ces identités se sont dissociées et ne coïncident plus entre elles : un habitant de Barcelone peut se réclamer simultanément de la culture catalane, de la nation espagnole et des valeurs de l'Union Européenne....mais la question est pour laquelle d'entre-elles est-il prêt à mourir ?

Dans la troisième partie, « la guerre des mondes » Todorov critique et analyse la géopolitique contemporaine en s'attachant à démontrer la théorie d'Huntington du choc des civilisations, le manichéisme, les rapprochements entre Islam, islamisme, totalitarisme et terrorisme. Il tente ainsi d'expliquer que « les autres » ne sont pas différents de « nous »....que nous sommes comme « eux », en est-il ainsi de la torture et de sa définition dans laquelle il montre que les Etats démocratiques sont aussi capables de torture « d'une torture institutionnelle » alors même qu'ils la condamnent.

La quatrième partie s'intéresse à trois études de cas : le meurtre de Théo Van Gogh réalisateur du film *Soumission* sur la vie d'Hirsi Ali qui a fait de sa vie un combat contre l'Islam (sans mesures et distinctions), les caricatures danoises et le discours de Ratisbonne de Benoît XVI en 2006. A travers ces trois exemples, Todorov montre combien la méconnaissance de l'autre, l'intolérance de part et d'autres conduit à une violence condamnable de chaque côté, et que la paix passe par le dialogue et la reconnaissance de la pluralité des cultures (et non la reconnaissance du multiculturalisme).

La cinquième partie semble être le cœur de l'ouvrage, comme si tout ce qui précédait était un moyen de poser les outils, les concepts et les bases de la réflexion pour Todorov afin de définir ce qu'est « l'identité européenne ». Selon lui, l'Union européenne est une réalité économique et juridico-administrative. Mais afin d'asseoir son existence, et son action politique, on s'est demandé si le renforcement de l'identité culturelle ne serait pas une nécessité, espérant trouver un supplément d'âme dans lequel se reconnaîtrait davantage les européens. Le sentiment d'appartenance commune donnerait plus de force au projet européen. Cette politique implique donc de réfléchir à ce qu'est l'identité européenne.

Todorov rappelle que dans le passé déjà, d'autres ont cherché à trouver les éléments de cette identité. Todorov cite bien entendu Valéry puis Rougemont qui complète et précise la définition de Valéry : le christianisme, la Raison, l'Etat (Jérusalem, Athènes, Rome), la philosophie des Lumières (l'individu). Mais, pour Todorov c'est la pluralité qui définit l'Europe et non les points communs : les langues, des mémoires (expliquant que à part la mémoire de la seconde guerre mondiale, les événements sont interprétés de manières différentes selon les Etats et qu'il est donc impensable de vouloir construire une mémoire collective européenne). De plus, l'identité collective ne peut s'identifier à un passé commun car l'identité est variable. Il dénonce ici une pratique présentiste visant à réifier le passé pour rechercher dans celui-ci l'idéal contemporain.

Ainsi, la pluralité est la base de l'unité (*tension unité/diversité*), une attitude face à la diversité, sa capacité à gérer les identités multiples (Montesquieu, Hume, E.L Jones)....une capacité pour les européens à s'adapter à une pluralité intérieure avec un esprit d'ouverture sur l'extérieur (ce qui explique que la notion de barbare existe en Europe et non en Chine ou en Inde par exemple). L'identité européenne réside non dans la diversité elle-même mais dans le statut qui lui est accordé en donnant le même statut aux différences. Ainsi, le projet européen est né de la volonté de ne plus se faire la guerre, donc de renforcer l'idée de tolérance et de respect envers les différences empêchant l'hégémonisme (cf Voltaire et les trente religions en Angleterre). Le principe de laïcité est lui aussi un élément d'unité / diversité ainsi que l'idée de « volonté générale » (Rousseau). Ainsi une mémoire générale, commune en Europe serait une somme de différences, reconnaître que la mémoire des autres est aussi légitime que sa mémoire. L'Europe comme cohabitation de Nations se distingue ainsi des autres Etats. L'UE suit la voie du cosmopolitisme défini par Ulrich Beck. Beck propose un ensemble de catégories permettant de définir son projet. Un premier ensemble est formé d'entités plus petites qui obéissent à une norme commune. Deuxièmement, les différences entre ces entités possèdent un statut légal. Troisièmement, ces dernières sont pourvues de droits égaux. L'approche cosmopolite n'abolit pas les différences (à la différence d'un modèle universaliste) mais leur donne un cadre commun et un statut d'égalité des droits. Selon Beck, « le miracle européen consiste à pouvoir transformer des ennemis en voisins ».

Il serait alors impossible de lui fixer des limites....Beck tend vers cette idée d'eupéanisation....Todorov préfère quant à lui chercher les frontières « optimales » de l'Europe. Ainsi pour Todorov outre les critères officiels d'adhésion de l'UE, on peut ajouter des critères tels que la continuité géographique, ou la taille (le gigantisme de la Russie, deux fois l'UE, l'exclue de fait). Il réfute l'idée culturelle mais invoque l'idée d'un rapprochement stratégique, d'intérêts communs...Ainsi, la Turquie, le Maghreb peuvent s'intégrer à l'UE tout comme l'Ukraine, la Biélorussie...

Pour Todorov, le projet européen est porteur de civilisation. La civilisation n'est pas le passé de l'Europe mais elle pourrait être son avenir.

La conclusion invite à comprendre la complexité du monde et à dépasser les manichéismes.